



**LES CANARIENS, COMPAGNONS DES PORTUGAIS
EN AMERIQUE. LEUR LEÇON**

JOSE GENTIL DA SILVA

INTRODUCTION

Au début du XVI^e siècle, les Canaries offraient beaucoup de terrains à cultiver et les *cédulas de repartimiento* de la fin du siècle précédent montrent l'intérêt avec lequel on les peuplait¹. Les bras manquaient rendant nécessaire la collaboration de «Guanches», Espagnols et Portugais, plus quelques Génois. Pour suppléer à la pénurie des moyens de paiement, on pratiquait facilement le troc; les promesses de paiement de sucre, de céréales, de bétail (*albalás*)², les transferts (*traspasos*) de ces avoirs animaient des échanges et donnaient lieu à des jeux de compensations entre créances diverses. Il s'agissait à la fin davantage de mobiliser l'épargne ou les gains des petites gens et des ménages que de leur assurer des placements. Un monde terriblement animé³.

Ne croyons surtout pas que dans la complicité du notaire et des témoins s'étaient les tensions et s'efface l'esprit d'initiative. Faute de connaissances sur les familles et leur type, la condition personnelle des colons et des cultivateurs ne suffit pas à nous faire savoir quelles impulsions donnent à l'économie leurs pratiques. Il n'est pas question de voir ici comment ou dans quelle mesure grande propriété et petite exploitation usent les ambitions des tra-

1. Cf. SERRA RAFOLS, Elías: *Las Datas de Tenerife*. Revista de Historia Canaria, 1959, tome XXV, a. XXXII, n° 125-126, 127-128, pp. 254-269, ainsi que MORALES PADRON, Francisco: *El comercio Canario-americano. Siglos XVI, XVII, XVIII*, Séville, 1955, p. 20 et s.

2. Cf. GENTIL DA SILVA, José: *Echanges et troc: L'exemple des Canaries au début du XVI^e siècle*. Annales, Economies. Sociétés. Civilisations, 1961, n° 5, pp. 1004-1011.

3. Peut-être exactement parce que la monnaie manque ce qui empêche les spéculations sur les changes, cf. ARCILA FARIAS, Eduardo: *Economía colonial de Venezuela*. México, 1946, pp. 18-19. Le Cabildo de Tenerife avait imposé le sucre comme moyen de paiement et décrété une amende de 600 maravédís à qui le refuserait: *Fontes rerum Canariarum*, IV, La Laguna, 1949, p. 145. Cf. OTTE, Enrique: *Canarias: Plaza bancaria europea en el siglo XVI*. IV Coloquio de Historia Canario Americana 1980, I, Las Palmas, 1982, p. 157-173.



vailleurs⁴, éliminent les cultivateurs et les terres, poussent au départ ceux qui ont encore les moyens de s'endetter. Cela semble déterminer plus fortement l'émigration à des époques plus tardives; au XIX^e siècle, les hommes et les familles qui quittent les Canaries leur gagnent une réputation de sérieux⁵. Aux premiers temps de la colonisation correspond à la fois une forte participation au commerce atlantique et américain, interlope par la force des choses et des règlements depuis Philippe II, et le développement d'activités qui font des Antilles et du continent occidental le deuxième partenaire commercial de l'Europe, après l'Asie, en attendant de prendre la première place et finalement celle qui est la sienne aujourd'hui dans les échanges mondiaux⁶.

Sous ces deux formes, commerce et production, les Canaries occupent dans l'histoire moderne une place trop grande pour qu'elle soit en proportion avec leur population et leur richesse⁷. Cet exemple de ténacité d'une population composite qui contribue activement à créer l'économie atlantique mérite réflexion. Du point de vue du commerce autant que de la production, les Canariens sont en Amérique les compagnons des Portugais -au leurs complices dans leurs îles mêmes-, anonymes, semblables, confodous, ce qui n'a rien d'étonnant au vu de la conquête et de la colonisation.

Il est vrai que les uns sont servis par un Etat, une politique, les autres ne le sont guère, et l'Histoire parle d'eux différemment, malgré les excellents travaux des historiens canariens qui ont beaucoup fait afin qu'ils soient mieux connus. Dans leur destin aussi, *isleños* et Portugais ont vécu autrement, ces derniers étant caractérisés comme des marchands, certes excessivement, les premiers, comme de braves travailleurs peu exigeants que par-

4. Cf. PERAZA DE AYALA, José: *El contrato agrario y los censos en Canarias*. Anuario de Historia del Derecho Español, 1955, XXV, p. 258-259.

5. Cf. RAMOS PEREZ, Demetrio: *Fases de la emigración española a Hispanoamérica en el siglo XIX*. Jahrbuch für Geschichte von Staat, Wirtschaft und Gesellschaft Lateinamerikas. 1976, 13, p. 165. HERNANDEZ GARCIA, Julio: *Algunos aspectos de la emigración de las islas Canarias a Hispanoamérica en la segunda mitad del siglo XIX (1840-1895)*. Ibid, p. 132-150, et la communication de Lilian da Fonseca Salomão à ce même colloque.

6. D'après STEENSGAARD, Niels: *Asian trade and world market. Orders of magnitude in the long seventeenth century*. Actes du 1^{er} Colloque Franco-Polonais d'Histoire, II, Nice, 1982. Pour un aspect de la concurrence entre l'Asie et l'Amérique au service des puissances coloniales européennes, cf. ALDEN, Dauril: *The growth and decline of indigo production in colonial Brazil: A study in comparative economic history*. The journal of economic history, 1965, vol XXV, n° 1, pp. 35-60.

7. Cf. BRAUDEL, Fernand: *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Paris, 1947, p. 123 y 490, ainsi que CHAUNU, Pierre: *Séville et l'Atlantique (1504-1650)*. Partie interprétative. Tome VIII, 2, 1, Paris, 1959, p. 450, et, du même, tome VII. *Construction graphique*, Paris, 1957, pp. 64-65 et, surtout, 72-73.



tout l'on attend ou l'on demande. Nous voudrions mettre en évidence ici la richesse des interventions canariennes, leur complicité étroite avec les Portugais, le rôle douteux de l'Etat dirigiste dans les économies et les sociétés modernes, soit à propos de commerce, soit de production et emploi des hommes.

CANARIENS ET PORTUGAIS ENSEMBLE STIMULENT LE COMMERCE ATLANTIQUE

Le Nouveau Monde prend deux siècles pour devenir ce grand partenaire commercial de l'Europe et pour dépasser l'Asie. Le départ est donné dans les îles atlantiques et en particulier par les gens des Canaries et par les ports *isleños*. La règle est fixée une fois pour toutes par Colomb lui même qui, en effet, part des Canaries, lui qui fit ses apprentissages portugais avec des *madeirenses*⁸. A la rigueur, il sacrifia à l'usage qui depuis longtemps faisait des Canaries l'avant-poste des découvertes d'îles nouvelles, quelle que fût la version des deux couronnes, portugaise et castillane⁹.

Par la suite, plus que le commerce à longue distance de sel ou de vin, plus que la lente élaboration d'un marché mondial des textiles, la production atlantique de sucre et son commerce ouvrent l'époque moderne. En effet si ce n'est qu'à notre époque que l'industrie de l'alimentation prend la place immense qu'est la sienne dans l'économie mondiale, la sucre en a été une grande première. Le tour du monde de la canne à sucre se termine rapidement grâce aux gens de Madeira et des Canaries, au cours du XVI^e siècle. Dès le

8. Cf. LE RIVEREND, Julio: *Histoire économique de Cuba*. La Havane, 1967, p. 27. Textes dans *Oeuvres de Christophe Colomb* présentées, traduites et annotées par CIORANESCU, Alexandre, Paris, Gallimard, 1961, pp. 28, l'intention de l'amiral; 30 et ss. sur les réparations et les transformations; la certitude de trouver «une autre caravelle» dans l'île Grande-Canarie, 45; les indigènes des Lucayes comparés aux Canariens, 119; la comparaison du pays aussi avec Tenerife, il est plus beau encore, 123; la distance des îles Carib... aux Canaries, 155; le tout expédié «en vue des îles Canaries», 187; et encore, lors du troisième voyage, sur les bêtes à prendre aux Canaries p. 218; le nouveau départ des îles, 222, 230; les références anciennes, 234; la nécessité d'hommes et le rappel du sort des Canariens, d'autres références aux Canaries, 251; puis le quatrième départ, 269.

9. Cf. PEREZ EMBID, Florentino: *Los descubrimientos en el Atlántico hasta el tratado de Tordesillas*. Sevilla, 1948, p. 217; RUMEU DE ARMAS, Antonio: *España en el Africa atlántica*. Madrid, 1956; et, naturellement, MORALES PADRON, Francisco: *El comercio canario-americano*. cité p. 13 et. s. Cf. LOBO CABRERA, Manuel: *Relaciones entre Gran Canaria, Africa y América a través de la trata de los negros*. II Coloquio de Historia Canario-Americana (1977), Las Palmas, 1979, pp. 75-98.



siècle précédent les pays les plus habités et les plus urbanisés de l'Europe, les Pays-Bas, la France, l'Italie, achètent leur sucre¹⁰. Mais les îles doivent en même temps ravitailler les Antillas. Ferdinand le Catholique leur enjoint en 1511, d'envoyer à l'île Española, du bétail et du fromage, ainsi que des farines, des sucres, du vin et des conserves, en somme le nécessaire. Ce sera fait¹¹.

Nous savons parce que Francisco Morales Padrón nous l'a appris que des Canaries arrivent au Nouveau Monde des plantes et des animaux que ce grand continent avait ignorés¹². Ce n'est que sous Philippe II que ce commerce des Canaries avec l'Amérique gêne et est interdit en obéissance à une politique dirigiste nouvelle¹³. Le prétexte ou la raison est qu'un grand nombre de Portugais que ces trafics intéressent, introduisent des marchandises étrangères. Entre autres, les actes des notaires et les registres de la *Contratación* ont gardé des vestiges de ce commerce avec Española, Nombre de Dios, Santo Domingo, Puerto Rico¹⁴.

Il est certain que les Portugais fraudent -et que cela arrange les *isleños*, ils offrent des conditions de fret avantageuses, au grand dam des armateurs et des chantiers navals de Guipúzcoa; en effet, les cargaisons, essentiellement du vin et des marchandises canariennes, comprennent aussi fil portugais, indiennes venant du Portugal, draps rouennais fabriqués à Paris, coutellerie allemande, verrerie vénitienne, vaisselle génoise¹⁵. La complicité des deux peuples est finalement cette association dans la fraude, les *isleños* utilisant les embarcations des Portugais qui annoncent leur départ pour Cap Vert ou le Brésil et gagnent les Indes de Castille. Il y a mille manières de tromper la loit et le fisc qui, toutes, dénoncent la connivence des Canariens et des Portugais¹⁶.

10. Cf. notamment BERTIN, Jacques et al.: *Atlas des cultures vivrières*. Paris, 1971, 15: *Canne à sucre*, et le toujours beau livre de LIPPMANN, Edmund O. von: *História do açúcar. Desde a época mais remota até o começo da fabricação do açúcar de beterraba*. Trad. COUTINHO, Rodolfo. Rio de Janeiro, 1941-1942, vol. 2 en particulier, p. 11 et ss. Cf. DENUCE, Jean: *L'Afrique au XVIIe s. et le commerce anversois*. Anvers, 1937, p. 24.

11. D'après MORALES PADRON, Francisco: *El comercio canario-americano*. Cité, p. 172. Cf. LOBO CABRERA, Manuel: *Gran Canaria e Indias hasta la creación del juez de registros, 1566*. IV Coloquio de Historia Canario-Americana (1980), I, Las Palmas, 1982, pp. 109-156.

12. MORALES PADRON, Francisco, *op. cit.*, passim.

13. Idem, *Ibidem*, pp. 176-177, 281, et passim.

14. Idem, *Ibidem*, p. 320 et s.

15. Idem, *Ibidem*, les cargaisons en 1551-1567, et p. 280-281.

16. Idem, *Ibidem*, p. 176, 281-282.



Quoi qu'il en soit, en s'étendant, la révolution du sucre passe de Madeira, des Canaries et de São Tomé, en Amérique, vers 1565, les Français de Rouen ont le choix entre la production de ces îles et aussi des Antilles (en plus il est vrai, de celle de Berberie, ainsi que de telle autre venant de Lisbonne sans qu'il soit question de sucres brésiliens)¹⁷. En revanche, les Portugais portent au Nouveau Monde la production *isleña*, vin, brai, que les *engenbos* du Brésil sucrier achèteront toujours aux Canaries¹⁸.

Le vin des îles introduit en Amérique des habitudes alimentaires européennes, méditerranéennes. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'eau-de-vie suit le vin¹⁹. Ce sont de grandes tendances d'une participation active au développement des espaces atlantiques que complètent de multiples échanges²⁰. Les îles demeurent une sorte de panier percé pour les autorités sévillanes qui leur reprochent notamment de laisser passer à destination de Buenos Aires, donc de Potosi et Lima, des marchandises, des outils, que les Portugais disent embarquer pour le Brésil²¹. Dans le sens contraire encore, les Canaries aident à la contrebande, néerlandaise ou anglaise, par exemple de bois-brésil qui évite le Portugal et ses douanes²². Juste retour des choses, c'est par les Canaries qu'au XVII^e siècle le sucre brésilien gagne les Pays-Bas²³. Naturellement ceci gêne beaucoup moins l'administration sévillane que les trafics avec l'Amérique espagnole: le commerce avec le Brésil est très convenable pour les Canariens et doit leur suffire ou du moins tel est l'avis à Séville²⁴.

Mais non, bien que le Brésil soit déjà un géant, les gens des îles rétorquent que l'étroitesse de son marché ne satisfait pas les capacités marchandes de Tenerife²⁵, ce qui prouve plutôt que les intérêts portugais alliés des *isleños*

17. Rapport sur le commerce à Rouen, dans Archives Simón Ruiz, Valladolid, leg. 196, sec. IV. Cf. sur les interdits portugais, FREDERIC, Mauro: *Le Portugal et l'Atlantique*. Paris, 1960, p. 287. Commentaire de Pyrald de Laval, sur le sucre du Brésil vendu en France sous l'étiquette de Madère, *Voyage...*, Paris. 1615, II, ch. XXVI.

18. Cf. par exemple, dans *Documentos para a história do açúcar*. III, Rio de Janeiro, 1963, p. 97 et. s., *Espólio de Mem de Sá, engenho de Sergipe do Conde*. 1569-1579, des évaluations de brai des Canaries, p. 168 et 181 (1572-78), p. 381 et 398 (1574-78).

19. D'après MORALES PADRON, Francisco: *El comercio canario-americano*, cité, p. 320 et s., p. 327 et s. et, pour le XVIII^e s., p. 332 et s.

20. Cf. FREDERIC, Mauro: *Le Portugal et l'Atlantique*, cité, p. 287, 364.

21. Selon MORALES PADRON, Francisco: *El comercio canario-americano*, cité, p. 287, 288, 306 et *passim*.

22. Id. *Ibidem*, p. 288. Cf. FREDERIC, Mauro: *Le Portugal et l'Atlantique*, cité, p. 140, à propos du bois-brésil, et de la contrebande anglaise.

23. FREDERIC, Mauro: *Ibidem*, p. 230.

24. Cf. MORALES PADRON, Francisco: *El comercio canario-americano*, p. 306, 309.



n'entendaient pas se passer des trafics avec les possessions hispaniques. Ajoutons les complicités anglaises ou néerlandaises avec les Portugais et nous retrouvons le sens du duel entre Séville et les Canaries que Francisco Morales Padrón a si parfaitement démontré²⁶. Que dans l'échiquier portugais, les Canaries soient une pièce importante, l'utilisation faite épisodiquement à l'époque de l'union des deux couronnes le démontre²⁷. Des chiffres témoignent du fait que les Canaries comptent davantage dans le commerce de Funchal que les Açores, le Brésil et les établissements portugais de l'Afrique²⁸. Et les vins que les embarcations portugaises portent en Guinée viennent des Canaries aussi²⁹.

Puis quand la guerre ravage les côtes brésiliennes et menace d'asphyxie le port de Bahía, il n'y a pas que les ports de Lisbonne, Porto et Viana, Madeira et Cap Vert qui sont alertés, le roi sollicite également les Canaries. Après que les deux pays soient à nouveau séparés, les bâtiments portugais continuent à naviguer entre l'archipel et le Nouveau Monde avec des marchandises anglaises et néerlandaises, c'est certain³⁰. En compensation du vin des Canaries arrive aussi à Lisbonne³¹. Au début du XVIII^e siècle, le plus haut responsable du commerce sévillan considère que ces îles sont l'entrepôt de toutes les nations européennes³².

Evidemment, la situation géographique même oblige les navires et les flottes à passer devant les Canaries, parfois à chercher refuge dans leurs

25. Id. *Ibidem*, p. 288, 310.

26. Naturellement tout ceci se trouve dans son ouvrage, nous ne voulons qu'ajouter le rôle positive des Portugais et l'alliance entre eux et les Canariens, en dehors des prétentions dirigistes des deux couronnes forcées de s'adapter aux conditions internationales, tout autant, il est vrai, que les entreprises des deux pays.

27. Cf. notamment, ROSA OLIVERA, Leopoldo de la: *Catálogo del Archivo Municipal de La Laguna*. Revista de Historia Canaria, 1959, p. 245, (1618), et *Documentos ultramarinos portugueses*. I, Lisbonne, 1960, n° 109, p. 468 (1622). Par les Canaries arrivent des informations sur les navires «turcs» et corsaires.

28. Cf. FREDERIC, Mauro: *Le Portugal et l'Atlantique*, cité, p. 496.

29. Id. *Ibidem*, pp. 357, 358, 359, 360.

30. Cf. *Documentos ultramarinos portugueses*. IV, Lisbonne, 1966, n° 268, p. 563: *Instrução secreta para o conde de Torre, D. Francisco de Mascarenhas, capitão geral...*, sobre a guerra do Brasil. (Madrid, du 21 juillet de 1638). Cf. MORALES PADRON, Francisco: *El comercio canario-americano*, cité pp. 288-289, Real Cédula, du 14 novembre 1648, et p. 311 (1676).

31. Cf. RAU, Virginia: *Subsídios para o estudo do movimento dos portos de Faro e Lisboa durante o século XVII*. Anais da Academia portuguesa da Historia, 2e sér., vol. 5, Lisboa, 1954, p. 245. Aussi des céréales, pour Lisbonne, Setubal, Aveiro, Safi, cf. LOBO CABRERA, Manuel: *Protocolos de Alonso Gutiérrez (1520-1521)*. La Laguna, 1979, p. 80, 94, 104.

32. Cf. MORALES PADRON, Francisco: *El comercio canario-americano*, cité p. 313.



ports³³. Mais ce n'est que détail: l'alliance Canario-Portugaise, avec ses conséquences qui contrarient la politique castillane, a une signification profonde dans la lutte qui oppose les peuples européens au régime de monopole. Certes tous ces peuples n'ont pas les mêmes motivations, mais ils oeuvrent ensemble contre le dirigisme de l'Etat espagnol, en attendant de tomber dans celui des grands groupes d'intérêts et de pression internationaux.

CANARIENS ET PORTUGAIS OU LA DIFFICULTE D'ÊTRE ENTREPRENANT

Ce sont les pratiques des Canariens et des Portugais, ces complices de la fraude, ces compagnons des migrations atlantiques, qui nous intéressent ici. Nous avons évoqué la grande différence qui les sépare: les Portugais sont appuyés par leur couronne (moins spécifiquement de 1580 à 1640, peut-on prétendre), tandis que les Canariens sont les sujets peu respectueux d'un Etat qui a réglé le commerce américain contre eux et en faveur de Séville. Il n'en demeure pas moins que cette relation Nation/Etat fait problème dans l'Histoire, problème qui peut être particulièrement étudié à propos de ces époques qui voient poindre l'Etat national en Europe.

Ceci n'a rien de simple. Que ce soit en Asie ou en Amérique, les Portugais agissent très souvent à la lisière des positions étatiques sinon à leur extérieur et contre elles. Cela s'appelle contrebande, corruption, façons de parler légalistes. En Afrique aussi ou, même, en Europe, dans le royaume, les Portugais ne respectèrent pas systématiquement l'intérêt national, à quelques exceptions près, très honorables et notables peut-être au XIX^e siècle. Qui plus est, la politique de la couronne, l'action des responsables et la doctrine des «partis», tout a été partagé entre la suivisme imposé par les puissances (ou si l'on veut, l'influence des conjonctures) et l'affirmation des intérêts nationaux, rarement et faiblement exprimée, que ce soit à l'époque des rois d'Aviz, à celle du marquis de Pombal, ou au XIX^e siècle, par traditionalistes et «libéraux».

A cela il y avait des raisons; si l'Etat portugais est l'un des premiers en date du continent européen, il a dû infléchir souvent des orientations natio-

33. Entre autres, cf. RAU, Virginia et GOMES DA SILVA, María Fernanda: *Os manuscritos do Arquivo da Casa de Cadaval respeitantes ao Brasil*. II, Coimbra, 1958, p. 238, n° 328; ainsi que toute la littérature sur les «arribadas maliciosas», notamment, ARCILA FARIAS, Eduardo: *Economía colonial de Venezuela*, cité pp. 65, 67, 134.



nales, en sacrifiant à des modèles étrangers dont «les calculs commandés par des intérêts immédiats (souvent mal entendus)», semblent irrésistibles³⁴. L'engagement en Afrique avait été en quelque sorte une fuite en avant dans le dessein d'éviter le guépier que représentait pour la couronne portugaise le duel entre les puissances européennes³⁵. Cet engagement, sans les événements malheureux qui ont condamné le roi Sebastião auprès des historiens, eût changé le cours de l'Histoire. La Nation ne s'y trompait pas. De toute évidence ce n'est pas ce que les Britanniques ou les «Allemands» pensaient de leurs intérêts propres, impériaux, à l'époque bourgeoise, qui a motivé les Portugais (ou les Canariens) du XVI^e siècle. Beaucoup d'historiens pratiquent l'anachronisme.

La Nation se trouva amputée par l'exclusion des Portugais de confession juive. L'établissement de rapports capitalistes de production n'a pas attiré les Portugais qui au salariat préférèrent toutes sortes d'initiatives et d'entreprises familiales (celles des soi-disant grands marchands) ou individuelles (hommes d'affaires qui disposent des fonds que leur mesurent ces grands marchands, négociants itinérants, *mascates*, *pombeiros*). En quête d'interlocuteurs, ils tentent de sortir des schémas «italiens» ou méditerranéens, sont contrés par l'Islam, puis par les compagnies capitalistes du Nord-ouest européen.

Les gens des Canaries sont de ces interlocuteurs sur qui l'on peut compter; au vrai, ils le sont dans les îles, beaucoup moins dans les territoires portugais. En effet, les Portugais tellement à l'aise chez les autres deviennent mesquins chez eux. Ils connaissent leurs faiblesses, à l'époque ils sont peu nombreux. Vers la fin du XV^e siècle, à Madeira par exemple, les noirs leur font peur, on en voit trop et le roi hésite en faire rapatrier certains de ses sujets, redoutant des soulèvements et la subversion qui menace³⁶.

Quant aux Canariens, quels qu'ils soient, esclaves ou libres, les premiers étant de toute évidence des «Guanches», leur expulsion a été décidée à plusieurs reprises jusqu'au début du XVI^e siècle, faute d'avoir été jamais suivie d'effet³⁷. Les fabricants de sucre s'en trouvaient protégées; le roi lui-même

34. Expressions prises à CHANIER, Paul: *A propos de deux ouvrages. Une science économique, laquelle?* Nice-Matin, 21 juin 1982, p. 17.

35. Qu'il nous soit permis de renvoyer à *Histoire maritime des Portugais* (sous presse).

36. Cf. MONTENEGRO MIGUEL, Carlos: *O Açúcar, sua origem e difusão*. Arquivo histórico da Madeira, 1960-1961, vol. XII, p. 93 et s.

37. Id. *Ibidem*, p. 93-94.



éditait des dérogations. Cependant, les citoyens de Funchal qui en 1505 discutent de la question s'expriment encore pour l'expulsion de tous les Canariens libres, les esclaves devant seuls demeurer dans l'île, au risque d'avoir à répondre de leurs méfaits³⁸.

Or aux Canaries les Portugais se trouvaient bien; très nombreux à s'établir, ils avaient remplacé les indigènes et ne les estimaient guère³⁹, les soupçonnant de persister dans leurs errements et d'être de mauvais chrétiens. Certains travaillaient à la fabrication ou au raffinage de sucre, d'autres s'étaient vu attribuer des terres, possédaient des fermes, des immeubles, étaient éleveurs; au XVII^e siècle il y en a toujours qui disposent de terres et de biens ou négocient⁴⁰.

Le fait est qu'à propos de l'action *isleña* en Amérique et entre autres, de l'introduction de la canne à sucre, les indications concernent les Canaries plutôt que les Canariens. Nous ne discuterons pas si l'Española reçut la canne de l'archipel ou de l'Espagne; elle ne devait pas partir de Madeira. Peut-être des apports canariens successifs précédèrent les premiers *ingenios*⁴¹. Mais les *maestros de azúcar* engagés aux Canaries pour le premier *trapiche* de San Domingo, qui étaient-ils?⁴² Qu'importe, les possessions castillanes, par exemple, l'Española, ne pouvaient demander des *maestros de yngenios* qu'au gouverneur «des îles de la Grand Canaria», fussent-ils Canariens, Portugais ou, pourquoi pas, Génois⁴³.

38. Id. *Ibidem*, p. 94.

39. Cf. SERRA RAFOLS, Elías: *Los últimos canarios*. Revista de Historia canaria, 1959, p. 15 (texte de 1502).

40. Cf. SERRA RAFOLS, Elías: *Las Datas de Tenerife*, cité pp. 259-260, n° 125-6, 127-8, et ROSA OLIVERA, Leopoldo de la.: *Catálogo*, cité p. 250, 251. Cf. GUIMERA RAVINA, Agustín: *El repartimiento de Daute (Tenerife), 1498-1529*. III Coloquio de Historia Canario-Americana, 1978, I. Las Palmas, 1980, pp. 113-158.

41. Cf. FERNANDEZ DE OVIEDO, Gonzalo: *Historia general y Natural de las Indias, Islas y Tierra Firme del Mar Océano (1546)*, part 1, livre 4, ch. VIII, cité par ORTIZ, Fernando: *Contrapunto cubano del tabaco y el azúcar. Advertencia de sus contrastes agrarios, económicos, históricos y sociales, su etnografía y su transculturación*. La Havane, 1963, p. 342, et WRIGHT, Irene A.: *Documents. The commercement of the cane sugar industry in America, 1519-1538 (1563)*. The American historical review, 1916, vol. XXI, n° 4, p. 755. Cf. RIVEREND, Julio Le.: *Histoire économique de Cuba*, cité, p. 109.

42. Tout comme ceux qui étaient venus à Cuba, d'après Oviedo, il s'agissait de Canariens, ou de gens venant des Canaries, cf. SANDOVAL, Fernando B.: *La industria del azúcar en Nueva España*. México, 1951, p. 13, et WRIGHT, I. A.: *Documents*, cité p. 757.

43. Cf. WRIGHT, I. A.: *Documents*, cité p. 757, et ORTIZ, Fernando: *Contrapunto cubano del tabaco y el azúcar*, cité, p. 411.



Quoi qu'il en soit, le nombre des établissements grandit et leur production gagne l'Espagne; la qualité s'améliore, certes, il faut du bon matériel, des *formas* d'Aveiro (Portugal), considérées les meilleures⁴⁴. Au début du XVII^e siècle encore, un natif de Madeira, Antonio de Matos, se distingue à l'époque où la couronne concède des prêts à partager entre *ingenios* et *trapiques*⁴⁵. Le volume de la production atteint 50.000 arrobes, ce qui de toute manière aucune comparaison avec ce que le Brésil peut exporter⁴⁶. Mais le Brésil n'est-il pas aussi client des Canaries?

Ce sont précisément les impulsions dues aux juifs brésiliens qui relancent encore cette production américaine⁴⁷. Cette révolution de la douceur avec ce qu'elle a ajouté à la suralimentation de certains européens, se poursuit. Des quantités croissantes de sucre parviennent en Europe parce que l'on utilise de la canne plus riche en saccharose, de meilleur rendement, demandant moins de travail. Les centres producteurs se multiplient à la Habana (Cuba), Spanish Town (Jamaica), San Domingo (Española), Basse Terre (Guadeloupe), Roseau (Dominicana), Fort des Français (Martinique), Castries (St. Lucia), Bridge Town (Barbados), Kingstown (St. Vincent), Port of Spain (Trinidad)⁴⁸. Les hispaniques ont perdu la partie en excluant les Canariens et leurs alliés.

44. *Los vecinos de la Habana*, le 14 juillet 1596 et le 1 août 1597, à propos de grandes récoltes prévues, constatent qu'il «nos faltan dos cosas principales que son calderas de cobre y formas de barro porque en la isla no lo hay ni quien lo sepa hacer y el barro para las formas es tan ruin que todas se quiebran y el capitán Juan Rodríguez Quintero ha concertado con nosotros de traer a la ciudad y para nosotros, dentro de ocho meses cincuenta mil formas de las de Abero del reino de Portugal que son las mejores que se hacen y de donde se proveen de ellas en las islas de Canarias y en la isla de Madera y otras partes adonde se fabrica el dicho azúcar porque no las hay ni se hacen en Castilla ni en las dichas islas que sean de provecho», mais le capitaine ne veut pas passer par Séville. Cf. WRIGHT, Irene A.: *El establecimiento de la industria azucarera en Cuba*. La Reforma social (La Havane), 1916, vol. VII, n° 1, p. 37.

45. «Casado con natural y tiene casa propia». Cf. WRIGHT, I. A.: *El establecimiento de la industria azucarera...*, cité, p. 42. RIVEREND, Julio Le: *Histoire économique de Cuba*, cité, p. 111; ainsi que ORTIZ, Fernando: *Contrapunteo cubano*, cité pp. 442-3, 449.

46. RIVEREND, Julio Le: *Histoire économique de Cuba*, cité, p. 112, vers 1620; mais en 1670, les exportations atteignent 80.000 arrobes. A propos du Brésil, cf. FREDERIC, Mauro: *Le Portugal et l'Atlantique*, cité, p. 23 et s. Au début du XVII^e siècle, le 1.000.000 d'arrobes avait été largement dépassé, tandis que la production de Madère avait reculé après les 200.000 de 1574, les Açores demeuraient beaucoup en dessous et St. Thomas exportait 100.000 arrobes à destination d'Anvers en 1554 déjà.

47. Cf. ORTIZ, Fernando: *Contrapunteo cubano*, cité, p. 341, VON LIPPMANN, Edmund, O.: *História do açúcar*, ed. citée, II, p. 114, et CANABRAVA, Alice P.: *A indústria do açúcar nas ilhas inglesas e francesas do mar das Antilhas (1697-1755)*, São Paulo, Thèse, 1946, p. 11 et s., p. 14, note 46 (d'après J. B. Labat).



Encore devant les menaces portées contre la Jamaïque espagnole, les Canariens «travailleurs et utiles» étaient apparus comme l'unique possibilité de salut. L'Etat espagnol ne disposait cependant pas des moyens indispensables pour réunir la flotte nécessaire à leur transport⁴⁹. Il n'a pas su encadrer les initiatives ou n'a pas voulu considérer l'ensemble des intérêts nationaux, dans leurs alliances complexes. D'autres font venir ces travailleurs qui ne mesurent pas leur travail ni leur peine. Des formes d'Etat différentes laissent des groupes d'intérêts «immédiats» calculer l'action économique et engager les travailleurs les plus rentables, les moins rétribués, prêts à payer leur déplacement sur leurs gages futurs, irlandais ou *isleños*⁵⁰. Des compagnies que le profit seul détermine ne s'embarassent guère de l'intérêt des hommes, de leur avenir, des difficiles calculs auxquels sont condamnés les Etats dirigistes de la péninsule. Le travail du sucre, celui des chemins de fer qui deviennent nécessaires, augmentent encore la peine des travailleurs pour que les profits grandissent⁵¹.

BILAN

Certes, les Portugais font par la suite des choix qui ne sont pas toujours permis aux Canariens, ils cherchent à émigrer vers les villes, brésiliennes ou d'Amérique du Nord, tout en acceptant d'être jardiniers, plutôt négociants, intermédiaires dont les Anglo-Saxons eux-mêmes utilisent la rage de vivre ou de survivre. Aux Canariens est demandé toujours de se dévouer pour remplacer les esclaves. Ils ne seront pas les seuls, mais sur eux on peut toujours

48. D'après Ed. VON LIPPMANN, O.: *Op. Cit.*, II, p. 113, et ss.; et CANABRAVA, A. P.: *A indústria do açúcar nas ilhas inglesas e francesas do mar das Antilhas*, cité, p. 2. et ss., p. 25, p. 30. Cependant, dans les Barbades et en Jamaïque, les techniciens cubains découvrent une production que l'esclavage maintient en retard relativement même à celle de leur île et qui ne gagne rien aux progrès anglais, ceci indiqué par MORENO FRAGINALES, Manuel: *El ingenio. El complejo económico social cubano del azúcar*, I, 1760-1860, La Havane, 1964, p. 23 (en 1794) et déjà affirmé par CANABRAVA A. P.: *Op. cit.*, p. 74.

49. D'après MORALES PADRON, Francisco, *Jamaica española*. Séville, 1952, p. 373. Sur cette incapacité cf. aussi, FERRAND DE ALMEIDA, Luis: *A diplomacia portuguesa e os limites meridionais do Brasil*, I (1493-1700), Coimbra, 1957, p. 508 (1687).

50. Cf. MORENO FRAGINALES, Manuel: *El ingenio*, cité, p. 146-147.

51. Cf. ORTIZ, Fernando: *Contrapunteo cubano*, cité, p. 521 et s., Ed. VON LIPPMANN, O.: *História do açúcar*. II, p. 299 et s., VILLENEUVE, Roland: *Contribution à l'histoire du sucre de betterave et de son financement en France pendant la première moitié du XIXe siècle (1806-1848)*, thèse, Paris, s.d.



compter, y compris au Brésil, les historiens brésiliens le savent et nous l'apprennent. Par leur choix de vie urbaine, les Portugais se voient refuser les régions hispaniques où leur commerce ne reviendra que beaucoup plus tard, avec leur indépendance.

Le bilan sur les connivences entre Canariens et Portugais compte moins en ce qui concerne leurs avantages y compris d'un point de vue matériel, que en relation à cette révolution menée par l'introduction en Amérique des habitudes de consommation méditerranéennes et européennes et par la création d'un puissant moteur qui change ces habitudes de consommation en Europe même, bouleverse les rapports de force entre les continents. A la suite, l'apport de la production sucrière antillaise et américaine, après que Canariens et Portugais ensemble aient fait compléter son tour du monde à la canne à sucre, suscite une autre révolution, celle qui avec le sucre de betterave concerne les paysans du continent européen.

A tout cela les Etats ont participé maigrement. Leur dirigisme en péninsule ibérique leur a interdit de mesurer toute l'ampleur des initiatives et des innovations *isleñas* et portugaises. Les compagnies dont les calculs sont commandés par des «intérêts» à courte vue mènent à des erreurs que lui même, Adam Smith a condamnées, à des résultats que les économistes dénoncent aujourd'hui, en refusant que l'économie soit une «hypocrisie socialement nécessaire». Peut-être ce bilan plaide-t-il surtout pour cette innovation que les sociétés et les Etats condamnent facilement tout en la réclamant. Canariens et Portugais, compagnons en Amérique, ont donné ensemble la preuve de combien l'invention et la pratique économique peuvent changer des habitudes parmi les plus conservatrices, celles qui concernent l'alimentation. Ils ont expérimenté comment cela est difficile et s'ils ont réussi ce n'est pas nécessairement en leur propre bénéfice. Mais cela est une autre histoire qui relève des motivations des hommes, ce grand sujet.